

Le secret de la sirène

C'est au large du Brésil, dans la baie de Santos, que la sirène fut découverte pour la première fois. Celui qui la trouva fut un modeste pêcheur du nom d'Edivaldo Gonçalves, quarante-trois ans, célibataire. D'après son témoignage, la sirène s'était délibérément jetée dans ses filets, avec l'intention de montrer au monde qu'elle existait. À quoi vit-il cela ? Au rire qu'elle déploya lorsqu'il avait essayé de l'embrasser. Il affirmait aussi que ce n'était pas par hasard si elle s'était jetée dans ses filets et pas dans ceux d'un autre. Pour Edivaldo, il était clair qu'elle l'avait choisi. (On note ici la fascination rapide, presque immédiate qu'a exercée la sirène sur notre pauvre pêcheur).

Edivaldo attendit la tombée de la nuit avant de l'emmenager chez lui. Et là, dans le secret de l'obscurité, il installa la créature dans un immense tank rempli d'eau. Il parvint à la tenir cachée durant plus d'un mois. S'il n'y avait pas eu les voisins pour se plaindre de l'odeur, Edivaldo aurait sans doute gardé la sirène pour lui tout seul jusqu'à sa mort.

Mais cette odeur de putréfaction était suffisamment inquiétante pour que la police locale se déplace. Edivaldo n'était pas mort ; mais c'était désormais un corps sec, famélique, méconnaissable, qui était absorbé par la contemplation d'une créature hybride.

On imagine très bien la stupéfaction des officiers qui alertèrent aussitôt leurs supérieurs. Le pêcheur – quoiqu'il se montra rétif – fut immédiatement pris en charge. Et la sirène passa aux mains d'autorités plus compétentes. « Je vous demande de faire preuve de la plus grande discrétion ! », tel fut l'ordre donné aux témoins de la scène.

Toutefois, l'affaire s'ébruita. Elle fit la une des journaux locaux, et se répandit rapidement à travers tout le pays.

À partir de ce moment, tout s'accéléra.

La “ sirène de Santos ”, comme on l'appelait, suscita l'attention de nombreux chercheurs qui se rendirent sur place et constatèrent de leurs propres yeux qu'elle existait bel et bien. Une sirène, une véritable sirène avec tous les attributs : une nageoire, une longue chevelure et une voix captivante. Oui, une voix ! Car la sirène parlait. Ou du moins, elle répétait une phrase, une seule que – on s'en rendit compte rapidement – personne ne comprenait. Une langue inconnue. Il y avait pourtant une conviction partagée par tous les chercheurs : celle de l'importance cruciale du message. On parlait d'une divinité, fille d'une muse et d'un dieu du fleuve. Quel que soit le contenu du message, la portée en était forcément primordiale, universelle. Il pouvait renfermer le secret de la vie éternelle ou même nous fournir la réponse à notre venue sur terre.

Or, la créature avait aussi éveillé l'intérêt de nombreuses nations : l'unique sirène, c'était une occasion à ne pas rater ! Tous se mirent donc à revendiquer leur droit sur elle. Et chacun avec ses raisons : quand les uns exhibaient des histoires intrinsèquement liées à celle des sirènes, d'autres

brandissaient la raison du plus fort.

Mais comment départager les puissants sans provoquer de conflits ? Comment rendre justice et décider où irait la sirène ?

À chaque prétendant, il fut proposé l'idée suivante : déchiffrez le message de la créature et vous aurez tous les droits sur elle. Aucune nation ne trouva rien à redire. Alors le départ de la course fut donné : c'était à qui percerait en premier son secret.

À dix mille kilomètres de là, Rosario la Ciura se rasait. À côté de lui, un vieux poste de radio diffusait en boucle les dernières nouvelles de la sirène. Des experts parlaient. Tous partageaient le même point de vue : entre les tensions internationales et les fanatiques qui se l'accaparaient comme preuve de Dieu, on pouvait dire que la sirène avait « foutu un sacré bordel ! ».

Rosario souriait : lui aussi avait eu le droit à son petit désordre.

Depuis maintenant sept ans, il enseignait les langues mortes à la faculté de Pavie, en Italie. Or, deux jours auparavant, il fut convoqué par le recteur, un vieil homme sans idéal, au souffle court. Ce dernier tenait une carte écrite de la main même du premier ministre.

– Tu devrais la lire, Rosario.

Que disait la carte ? Elle engageait solennellement tous les cerveaux du pays à se joindre à un projet fabuleux : celui de traduire le message de la sirène. Comme tant d'autres confrères avant lui, Rosario reçut maints éloges sur ses qualités. C'était « le meilleur, disait la carte, et c'est justement pour cette raison que l'on fait appel à vous, monsieur la Ciura. »

La carte terminait sur ces mots : « Nous avons besoin de vous, le pays a besoin de vous. Virgile l'a écrit : la sirène a vu le jour sur nos côtes. Elle doit revenir en son pays. Il en va de l'honneur d'une nation. »

Quand Rosario eut terminé la lecture, le recteur, un peu embarrassé, lui demanda son avis.

– Je ne te cache pas que j'ai tenu le même discours à Patricio et à Umberto. Mais tous deux ont refusé. L'un pour des contraintes familiales, l'autre parce qu'il se fait trop vieux. Si tu es d'accord, tu devras aller à Rome y passer un an, voire deux. Je pense que ça peut être intéressant. Tu devrais y réfléchir.

Mais Rosario lui donna sa réponse :

– Tu veux mon avis ? Je vais te le donner. Ce projet a l'air amusant. Hélas ! (et il avait poussé un profond soupir) si seulement j'avais plus de temps...

– Je m'en doutais un peu, répondit le recteur qui ne se sentait pas le courage d'insister. Il fallait bien que j'essaye.

Il faut dire qu'à trente-huit ans, Rosario avait d'autres priorités en tête. C'était sans doute un

des meilleurs hellénistes du pays (on lui doit des traductions remarquables des pièces d'Eschyle), et son ambition le poussait à obtenir la chaire de l'université de Pavie. Sa vie entière s'ordonnait selon cet objectif : un entourage restreint à de rares amitiés, pas de fiancée, des sorties exceptionnelles (son dernier film au cinéma remontait à dix ans). Le temps, le temps était une ressource précieuse. Et la sirène, malheureusement, n'était pour le moment pas une option envisageable.

Rosario termina de se raser et se rinça le visage. Les experts à la radio pronostiquaient déjà le grand gagnant du concours. Et c'était le pays, « notre pays » qui allait arracher la victoire ! « Virgile, Homère, Ovide. Ils le disent tous : la sirène est née sur nos côtes, c'est normal qu'elle revienne chez nous ! », beuglait en chœur les invités.

Rosario éteignit la radio et dans le silence, il se demanda s'il avait fait le bon choix. La sirène détenait peut-être quelque chose. Une promesse. Pas pour les hommes. Pas pour le pays. Mais pour lui.

Il se passa deux ans depuis la découverte de la sirène. Les nations avaient rendu leurs travaux et on annonça enfin le grand gagnant. Parmi 56 pays participants, trois avaient retenu l'attention du jury.

Parmi ceux-là, le Danemark. Invoquant le grand Andersen, il affirmait que le message de la créature était un appel : plus précisément, l'appel à un être cher, à un être aimé dont elle attendait éperdument le retour. « Comme la Petite sirène, elle attend l'amour d'un prince qui lui donnera forme humaine », déclara le premier ministre danois. Le jury fut ému, suffisamment pour attribuer à ce pays le troisième prix.

Le deuxième prix revint à la France. L'approche était singulière : les experts de ce pays avaient rapproché la tonalité du message aux accents d'une mélodie populaire. Peu importe le contenu du message, l'air ressemblait à s'y méprendre à celui de *La vie en rose*. Piqué de curiosité, le jury entreprit de faire écouter à la créature la voix d'Édith Piaf. « *Quand il me prend dans ses bras...* » Elle exécuta alors une danse aquatique, céleste, si extraordinaire que le jury attribua à ce pays la deuxième place.

Enfin la première place revint aux États-Unis. Étonnamment, ils ne donnèrent aucune traduction. Et à raison : selon eux, le message ne véhiculait aucun sens. La sirène était comme un perroquet, dotée de la faculté de répéter ce qu'elle entendait. Comment en étaient-ils arrivés à cette conclusion ? Grâce à une batterie de tests qui leur indiquèrent que son intelligence était pauvre, médiocre, limitée. Aussi difficile que cela fut à admettre, la sirène n'avait rien d'humain, rien de divin. C'était un poisson rouge destiné à faire des ronds dans l'eau. Rien ni personne ne vint contredire cette conclusion. Par conséquent, ce pays remporta le premier prix et avec, le droit d'emmener avec lui la créature.

Le monde était stupéfait. Comment ? Pas de vérité absolue ? Pas de secret de vie éternelle ?

Rosario qui pourtant, avait pris ses distances avec cette histoire, fut également consterné. Ce qui le dérangeait, c'était la facilité avec laquelle le problème avait été éludé. Quand quelques jours plus tard, la presse annonça que le pays vainqueur prévoyait la construction d'un parc d'attractions (on parlait d'une retombée de plusieurs milliards), la supercherie devint éclatante. Personne, cependant, n'y trouva quoi que ce soit à dire.

Indigné, Rosario voulut écouter le message de ses propres oreilles. Il se procura un enregistrement par le biais d'un confrère qui avait œuvré sur le projet. Malgré les avertissements de ce dernier (« Tu ne trouveras rien, Rosario. Les Américains ont déjà la solution ! La sirène est une idiote ! »), Rosario écouta : la voix de la créature l'envoûta, et il en déduisit que le message n'était pas vide de sens.

Aussitôt, il eut le réflexe d'en toucher un mot à des relations journalistiques. Le vol était manifeste ! Le jury était corrompu ! Ceux-là lui rétorquèrent que le seul moyen de prouver l'escroquerie était encore de traduire le message. Puis regardant avec insistance le brillant professeur, ils demandèrent si lui s'en sentait capable.

Rosario mit du temps avant de trouver une réponse à cette question. Un soir pourtant, il écouta à nouveau l'enregistrement et comprit qu'il n'y avait rien de latin ou de grec. Il se versa un verre de cognac et réfléchit à voix haute : « Voyons voir, si je devais traduire ce message, je m'intéresserai d'abord par considérer le lieu d'origine de la créature. Elle a été découverte sur le littoral brésilien. Elle devrait donc s'exprimer en portugais. Mais si je tiens compte aussi de sa nature amphibienne, il y a de fortes chances qu'elle ait suivi les courants marins et que par conséquent, elle ait visité d'autres continents, d'autres pays dont son langage porte la trace. »

Le message de la sirène devait donc rassembler un mélange de plusieurs langues, des langues d'Amérique, d'Afrique, d'Europe. Il ne lui restait plus qu'à trouver lesquelles. Mais à combien les estimait-il, ces langues ? Des dizaines, des centaines, des milliers. L'ouvrage s'annonçait colossal. Il pouvait durer des mois, voire des années. Il pouvait très bien n'aboutir à rien.

Rosario se versa un autre verre et écouta à nouveau la voix envoûtante de la sirène. « Il y a forcément un message », se répétait-il.

Le jour suivant, il entreprit de recenser l'ensemble des langues susceptibles d'avoir inspiré la créature. Des langues amérindiennes, des langues africaines, des langues en voie d'extinction, des langues abâtardies par la mondialisation. Elles apparurent encore plus nombreuses que ce à quoi il s'attendait.

Il ne se découragea pas pour autant : la voix de la sirène semblait l'aiguillonner. Il se lança donc à corps perdu dans l'étude de chaque langue.

Il les analysa, les décortiqua, les éplucha les unes après les autres. Il les comparait chacune avec le fragment de voix, en quête de similitudes ou de différences. Il créait des systèmes complexes, croyait s'approcher du but, s'en éloignait, se décourageait, abandonnait. Puis il écoutait la voix, cette magnifique voix et en devint vite captif, accroché comme à une drogue. Une idée finit par l'obséder : et si tout cela n'était pas arrivé par hasard ? Et s'il avait été choisi ? Par un dieu ? Par une déesse ? Par la sirène elle-même ? Car qui d'autres que lui aurait été en mesure de traduire ce message ?

Le peu d'entourage que Rosario avait maintenu ces dernières années se préoccupa. Il négligeait tout, les amis et jusqu'à la chaire de l'université qu'il avait longtemps convoitée. Ça ne lui ressemblait pas. Mais les appels répétés, désespérés pour qu'il revînt à la raison étaient inutiles. Et plus l'entourage insistait, plus Rosario se cloîtrait dans son monde. La sirène s'était accaparé de sa vie ; elle était tout. Et la solitude apparut à Rosario comme un mal nécessaire. Bientôt, il se retrouva seul.

Pour la communauté scientifique, les années qui suivirent furent riches en enseignements. Les secrets de la sirène se dévoilaient les uns après les autres. On en sut plus sur son habitat (un rocher ensoleillé était son endroit de prédilection), plus sur son alimentation (à base de plancton et non de chair humaine comme l'ont prétendu certains), plus sur son mode de reproduction (qu'on sait maintenant ovipare).

C'est à un scientifique allemand, Karl Hauser, que l'on doit la trouvaille la plus étonnante. Ses travaux qui s'étendirent sur plusieurs décennies, ont permis de mettre à jour la quasi absence de dégénérescence cellulaire. En d'autres termes, la sirène ne vieillissait pas ou peu. Elle avait l'apparence d'une femme de vingt-cinq ans, mais pouvait en avoir cinquante, cent, mille. Qui sait ?

Cette dernière découverte fut la clé qui permit à Rosario de déchiffrer le message. Si la sirène avait mille ans, pourquoi s'arrêter à nos langues modernes ? Elle pouvait très bien s'exprimer dans une langue tupi ou bantoue éteinte depuis des centaines d'années. Or, si tel était le cas, sans trace, sans moyen de retrouver ces langues perdues, la tâche se révélait impossible.

Pourtant, Rosario y parvint. Par quel miracle ? Si l'on s'en tient à son journal, ce serait la sirène elle-même qui lui aurait tout révélé dans un rêve. Oui, après des années d'études acharnées, il aura fallu d'une vision pour percer le secret de la créature.

Rosario en possession de la traduction, en était désormais plus que convaincu : lui et lui seul avait été choisi. Mais ce privilège, que des millions d'êtres humains aspiraient à obtenir, Rosario refusa de le partager. Pour lui, c'était clair : il n'y aurait que lui à la comprendre, que lui pour en apprécier la parole, que lui pour l'idolâtrer, se jeter dans ses bras et se noyer dans les abysses. « Ma

vie est à toi ! Ma vie est toi ! », répétait-il dans cette langue mystérieuse qu'était celle de la sirène.

Désormais, son seul désir était de la voir. Sans perdre de temps, il s'envola pour les États-Unis et paya une fortune pour accéder aux coulisses de l'aquarium qui retenait la belle captive.

Cependant il n'était pas seul : ils étaient une quinzaine à faire cette visite guidée. De bons gros touristes, sales, bêtes, écervelés que Rosario regardait avec mépris. Parfois, l'envie le prenait de leur cracher au visage et de leur dire de déguerpir. Mais il se retournait vers le guide, ulcéré :

– Quand allons-nous la voir ?

– Tout à l'heure, monsieur, tout à l'heure, répondait celui-là.

Car pour apprécier le spectacle, ils devaient d'abord connaître l'histoire, visiter le complexe et ses diverses installations et seulement après, ils auraient la faveur de la rencontrer et peut-être même de lui donner à manger.

« Basta ! Basta ! », pensa Rosario qui ne se contenait plus. Lui qui imaginait passer un moment intime avec sa créature en fut amèrement frustré. Aussi, dès que l'occasion se présenta, il s'échappa du groupe et alla lui-même à la recherche du grand bassin.

Après s'être perdu dans les couloirs du complexe, il la trouva enfin. Elle était assise sur un rocher, éclairée par une lampe chauffante. Elle paraissait n'avoir que vingt-cinq ans et sa vue suffit pour qu'il s'apaise. Rosario immobile et stupéfait, murmura : « Ma vie est à toi. »

Elle tourna la tête et le vit : un vieux monsieur, seul, à l'air ahuri. Portée par la curiosité, elle sauta de son rocher et nagea délicatement à sa rencontre. Puis, quand elle fut près du rebord, elle émergea, son visage tout à coup proche du sien, ses cheveux dégoulinants sur sa chemise. Elle répéta une fois, deux fois la même phrase, celle qu'il avait longtemps étudiée. Et à la troisième, notre homme trouva la force de lui dire : « Ma... ma vie est à toi. »

Mais la sirène ne répondit pas. Elle n'avait sûrement pas bien entendu. Alors il répéta : « Ma vie est à toi. Ma vie est à toi. » Et pour qu'elle comprenne qu'il était prêt à se jeter à le bassin, prêt à se noyer pour elle, il enjamba le rebord et plongea son pied droit dans l'eau froide.

La sirène le regarda droit dans les yeux. Le regard était vide, aussi froid que l'eau. Elle parla, mais ce n'était pas pour lui répondre. C'était sa phrase fétiche, la seule qu'elle eut jamais su dire. Elle la répéta une fois, deux fois. Et à la troisième, Rosario comprit qu'il s'était trompé.

– C'est ici que vous êtes caché ! s'écria le guide.

Rosario se retourna. Le guide s'avavançait d'un pas ferme dans sa direction.

– Ça fait dix minutes que je vous cherche. Le groupe nous attend. Allons, venez !

Mais il s'arrêta net en voyant ce vieil homme qui semblait perdu, hagard, la jambe droite dans l'eau.

– Elle ne comprend pas, elle ne comprend pas, répétait-il pendant que ses yeux se gonflaient de larmes.

Le guide ne sut quoi répondre. Il l'invita à s'asseoir et lui demanda de l'attendre. Quelques minutes plus tard, il revint avec un verre d'eau.

– Tenez.

Rosario vida son verre. Soudain, le guide eut une idée :

– Dites, vous voulez la voir danser ?

– Elle danse ?

– Oui, et très bien !

Aussitôt dit, il mit en marche la sonorisation. Des enceintes qui faisaient le tour de l'aquarium s'échappa la voix d'Édith Piaf. « *Quand il me prend dans ses bras...* » Alors on vit la créature, pleine de vie, plonger, s'enrouler et jaillir hors de l'eau comme une caryatide.

Émerveillé par le spectacle, le vieillard oublia sa tristesse. Il se leva et s'approcha du rebord. « Ma vie est à toi », répétait-il. Alors enivré par la beauté de la sirène, il se pencha pour la toucher ; il se pencha un peu plus et tomba à la renverse ; il tomba dans l'eau où il s'y enfonça comme dans un lit bien chaud.